

de ligne

en ligne

dossier

en compagnie
de l'Inde

5

le magazine de la Bibliothèque publique d'information | avril-septembre 2011

photo

Tendance Floue

enquête

quand les
Beaubourgeois
parlent de Bob

portrait

Georges Aperghis

sport

corps toujours!

Vous avez la parole

Du slam à l'âme

En bref**Actu**

- Réseaux sociaux: *the place to Bpi*
- Quand les Beaubourgeois parlent de Bob, par Philippe Galanopoulos

Ligne d'horizon

Idea Store, une nouvelle marque de bibliothèques

Au Centre

Une certaine idée de l'Inde: entretien avec Sophie Duplaix

Dossier: en compagnie de l'Inde

- Mad in India, par Cécile Cazenave
- Les langues de l'Inde: un modèle d'intégration? par Annie Montaut
- Le kaléidoscope des littératures indiennes, par Dominique Vitalyos
- Cette apocalypse-là, interview d'Indra Sinha

Lire, écouter, voir

Krach, subprimes & Co: la crise entre les lignes

Venez!

- À votre portée? Georges Aperghis, portrait
- Gérard Garouste, « un fils, un peintre, un fou »
- Mémoires de guerre, par Pierre Hazan
- Corps toujours! par Mathieu Chausseron et Nelly Quemener (revue *Poli*)

Votre accueil

Météo wifi

BiblioSésame

édito

Du côté de chez Bob

La bibliothèque de Beaubourg, « Bob », fonctionne comme un véritable mythe individuel et collectif: l'enquête que livre ici Philippe Galanopoulos sur les communautés Facebook constituées autour la Bpi le montre bien. Ainsi, même l'attente dans l'interminable queue certains jours d'hiver est revendiquée comme un parcours initiatique permettant d'en parler comme d'une expérience réservée à quelques élus.

Plus qu'une bibliothèque fonctionnelle, pourvoyeuse de livres et de connaissance, la Bpi est vécue comme un lieu magique où, par une sorte de courbure de l'espace-temps, des mondes habituellement parallèles se rencontrent. Des bulles d'intimité se forment en toute promiscuité, la culture standard jouxte la marginalité, la rêverie sans objet côtoie l'acharnement à réussir.

La Bpi aura vu se préciser, interférer, diverger bien des destins en cette période de la jeunesse où l'on s'apprête à basculer dans le grand bain de la vraie vie. Parfois même, c'est tout au long de l'existence, jusqu'à un âge avancé, qu'elle aura façonné ses adeptes. Elle semble en garder partout les traces impalpables. Comment s'étonner, alors, qu'elle soit d'emblée vécue sur le mode de la nostalgie, comme si le simple fait d'y entrer pour la première fois faisait ressurgir les fantômes d'un passé que l'on a toujours connu, à l'instar du fameux temps retrouvé?

La Bpi est une institution culturelle qui ne possède aucun chef d'œuvre impérissable, mais, plus que beaucoup d'autres dans Paris, elle marque à jamais ceux qui la fréquentent. D'être elle-même, elle se rend indispensable, avec une façon incomparable de susciter les cohabitations les plus improbables et de construire un temps à part. C'est pourquoi les nécessaires évolutions auxquelles la Bpi doit consentir à présent pour rester la bibliothèque pilote qu'elle fut dès l'origine ne sauraient rompre le charme « du côté de chez Bob ».

Patrick Bazin

Directeur de la Bibliothèque publique d'information

vous avez la parole

DU SLAM À L'ÂME

La Bpi organise des ateliers d'écriture slam, ouverts à tous, animés par le collectif Slam tribu, et régulièrement ponctués par des scènes ouvertes. Paroles d'apprentis slammeurs...

Elisabeth
(51 ans)



Comment êtes-vous venue au slam ?

Comme Sophie, ici présente, je fais partie des RASED [Réseaux d'aide aux élèves en difficulté]. Nous travaillons avec des jeunes de douze ans, qui ont des problèmes de comportement et ne trouvent aucun intérêt pour l'école. Nous voulions mener avec eux un atelier de slam, parce qu'il y a le corps, la voix, l'écriture. Cet atelier à la Bpi est pour nous une aide, un support.

Vous l'utilisez donc plutôt à titre professionnel ?

Oui, mais j'y trouve aussi un plaisir personnel. Ça me fait du bien de me lancer un défi, de me présenter telle que je suis. J'ai été très surprise par certains de mes textes: des choses sont venues dans l'écriture, spontanément.

Pratiquez-vous aussi d'autres formes comme rap, le hip hop ?

Non. Ce que j'aime dans le slam, c'est la grande diversité dans les tons et dans les références culturelles – pas exclusivement aux cultures des cités.

Manon
(27 ans)



Comment avez-vous découvert ces ateliers ?

Par la newsletter de la Bpi. Et comme j'aime beaucoup écrire, je me suis dit que ces ateliers correspondaient à ce que je recherchais.

Y avez-vous trouvé votre place ?

Oui, je commence à bien m'habituer, à connaître les gens. Je suis dans une recherche d'écriture, et ces ateliers m'ont permis de maîtriser beaucoup plus mon processus créatif. Mais il faudrait que je progresse encore pour pouvoir envisager un jour de gagner ma vie avec l'écriture.

Venez-vous aussi à la Bpi pour vos études ?

Pour mes études, non: je suis vendeuse – mais à temps partiel, ce qui me laisse un peu de temps pour venir.

Mammy slam
(66 ans)



Vous êtes une habituée de ces ateliers ?

Oui. Je suis passionnée! J'ai vécu un divorce et, du coup, j'ai voulu faire autre chose de ma vie. Je me suis dit: tiens, le slam, c'est quelque chose pour les jeunes, pour les « nouveaux », donc quelque chose de nouveau pour démarrer une nouvelle vie.

Pratiquez-vous le slam à l'extérieur ?

Je fréquente un atelier théâtre où on s'endort à mourir, où c'est chaque fois le même plan de séance. Au bout d'une demi heure que je m'y emmerde, ça y est, je fiche la pagaïlle: je fais du slam!

Frédéric
(46 ans)



Malheureusement, je n'arrive pas à libérer ma main pour écrire.

Il faut le groupe il me faut la « consigne ».

La consigne est une contrainte qui libère l'esprit l'esprit rebelle, l'esprit contredisant et la main s'anime, rature, essaye, écrit. Et puis, on lit.

Sophie
(38 ans)



Comme Elisabeth, trouvez-vous dans cet atelier plus qu'un apport professionnel ?

Oui. Il me donne une meilleure connaissance de moi-même, c'est un peu ma thérapie: dans les jeux sur les mots, ce qui sort, ce sont mes préoccupations profondes.

Grâce aux contraintes d'écriture que l'on vous donne ?

Oui, mais surtout dans ce que j'écris chez moi, entre deux ateliers. L'écriture slam me convient bien parce que c'est court, oralisé et qu'il y a un rythme, parlé et chanté. Ça procède de l'écriture automatique.

Propos recueillis par
Catherine Geoffroy

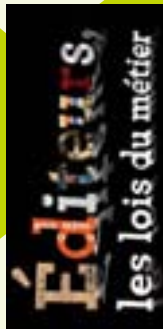
en bref



Photo Sylvie Biscioni © Bpi



Claire Mineur © Bpi



Sport ce - Flickr



« AU PLAISIR DE VOUS LIRE »

Ce ne sont pas des œuvres, juste des fragments de vie, écrits ou griffonnés dans les marges de la littérature. Les correspondances d'écrivains nous éclairent sur leur quotidien, leurs sentiments, et même parfois les mécanismes de leur création.

Venez lire les lettres d'écrivains qui ont changé votre vie, venez écouter des lectures de ces correspondances.

Fauteuils, balconnets et tapis rouge vous accueilleront en récréant sur la Piazza l'espace de connivence propre à l'échange épistolaire.

À vous de lire!
Correspondances
Samedi 28 mai
14 h à 22 h - Piazza

OBJECTIF: BAC!

Cette année pour vous aider à réviser le Baccalauréat, nous vous proposons quatre rendez-vous consacrés successivement à la philosophie, à l'économie, aux SVT et à la géographie. Pendant une heure, un professeur abordera une notion du programme sous un angle original. Une heure de pause active, avant de retourner bachoter!

Les mercredis 4, 11, 18 et 25 mai - 17 h
À proximité du bureau
Sciences sociales, niveau 2

LU ET DÉSAPPROUVÉ

Un livre est une fenêtre, un outil de liberté, une ancre aussi pour la mémoire, un témoin. Le livre est donc potentiellement dangereux. Il peut ébranler l'ordre moral, le pouvoir politique ou religieux, défier des intérêts économiques.

L'exposition « Éditeurs les lois du métier » présente l'édition française généraliste depuis l'après-guerre à travers les procès, affaires et limitations de diffusion auxquels elle s'est trouvée confrontée. On y découvre aussi les stratégies adoptées par les éditeurs pour continuer à publier.

Éditeurs, les lois du métier
Bibliothèque francophone
multimédia de Limoges (Bfm)
1^{er} avril - 7 mai 2011

L'exposition sera ensuite présentée à la Bpi (novembre 2011 - janvier 2012) puis à l'Imec (Institut Mémoires de l'édition contemporaine).
Coproductio Bpi - Bfm - Imec

PARLONS DU FANATISME

Guerre sainte, martyres, kamikases, attentats... Pour un peu, les violences de notre XXI^e siècle commençant nous conduiraient à réduire le fanatisme à l'aveuglement religieux. Pourtant, nous aurions tort d'oublier que le fanatisme peut être aussi politique, idéologique, identitaire et qu'il emprunte parfois les dehors de la raison. La frontière entre conviction, engagement, radicalité et fanatisme n'est pas toujours bien nette et le mot « fanatique » s'avère bien utile pour disqualifier l'adversaire dont on ne partage pas les idées...

Alain Badiou et Alberto Toscano débattront de la passion politique et de son rapport avec la vérité et la philosophie.

Fanatisme et/ou fidélité :
politique et vérité aujourd'hui
Jeudi 19 mai - 19 h 30
Petite Salle

Depuis peu, la Bpi est présente dans les réseaux sociaux, à commencer par Facebook et Twitter. Pourquoi? Comment?

Interview de Silvère Mercier,
responsable de la médiation numérique à la Bpi.

Pourquoi la Bpi a-t-elle décidé d'être présente sur Facebook?

Vingt millions de Français ont un profil sur Facebook: si la Bpi veut élargir son audience, c'est là qu'elle doit être! Elle y a déjà une identité institutionnelle, à laquelle s'ajouteront, courant 2011, des identités thématiques qui permettront de fédérer les usagers abonnés aux flux d'actualités de la bibliothèque au sein de communautés d'intérêt. Ces flux pourront être ciblés en fonction des profils.

Parallèlement, nous travaillons à la constitution d'une identité professionnelle pour échanger avec des bibliothécaires présents sur Facebook.

Enfin, nous allons mettre sur Facebook notre service de questions/réponses, BiblioSésame: tous les internautes pourront ainsi enrichir ou contredire la réponse du bibliothécaire. La diffusion du savoir sera davantage participative.

Une institution comme la Bpi a-t-elle sa place dans la logique de flux propre aux réseaux sociaux?

Ce qui caractérise le réseau, c'est le bouche-à-oreille numérique. Si quelqu'un est intéressé par les contenus recommandés par la Bpi, il va la recommander à ses amis. Être présent sur Facebook permet ainsi d'inscrire la bibliothèque dans l'environnement quotidien des internautes. L'unique moyen de s'informer ne sera plus de chercher l'information sur la page de la Bpi: l'information arrivera directement via le flux du réseau social.

Ainsi, la bibliothèque participera à la diffusion du savoir différemment, par la conversation, et non plus seulement par le biais des collections, d'un savoir en stock, archivé, classé.

Qu'en est-il de la Bpi sur Twitter?

Twitter est un réseau ciblé essentiellement sur des jeunes très connectés, ou des spécialistes de l'échange en temps réel, comme les journalistes. Son nombre de connexions va croissant, mais le nombre d'abandons aussi.

Le fil Twitter de la Bpi est surtout destiné aux usagers du lieu, il donne des informations pratiques au jour le jour: longueur de la file d'attente à l'entrée, fonctionnement ou non du wifi, etc.



DR.
Silvère Mercier

À l'avenir, nous proposerons des fils thématiques. En outre, nous utilisons de plus en plus Twitter pendant nos événements culturels (débats, colloques, etc.), pour que les gens puissent poster des questions et des commentaires en direct. Nombre de débats sont déjà filmés et diffusés en direct sur notre site, Twitter y apporte une valeur ajoutée: l'interactivité.

Nous prévoyons aussi de créer un espace d'expression associant Facebook et Twitter, pour permettre au public de commenter l'événement sur la page Facebook de la Bpi - car tous les internautes ne sont pas sur Twitter, qui, en plus, limite les messages à cent quarante caractères.

À l'heure actuelle, Facebook fait l'objet de critiques notamment au sujet des droits d'auteurs, de la violation de la vie privée, etc. N'est-ce pas un peu gênant?

Il me semble que ces phénomènes ont été un peu exagérés par la presse. D'ailleurs, presque aucun usager de Facebook ne dit tout à fait la vérité sur son profil. C'est un espace public où l'on se « déguise ».

Le plus préoccupant, c'est la place que prend Facebook sur le web. Le nombre de liens recommandés venant de Facebook est phénoménal! Aux États-Unis, le trafic de Facebook est supérieur à celui de Google! Cette puissance de recommandation fait peser une menace sur la pluralité du web. Le risque d'hégémonie est d'autant plus réel que, sur Facebook, on peut tout faire: publier des informations, chatter, envoyer des mails, etc., si bien qu'un certain nombre de jeunes ne passent plus que par Facebook. Espérons que ça n'est qu'un phénomène de mode passager...

Quoi qu'il en soit, notre rôle est de faire se rencontrer des contenus et des gens, donc Facebook constitue un passage obligé, sans être exclusif d'autres outils. Aussi les bibliothécaires doivent-ils envisager comme une valeur ajoutée: au lieu de déplorer l'usage qui en est parfois fait, ça vaut le coup de faire l'effort d'y apporter des contenus et des services de qualité. Les réseaux sociaux et les bibliothèques sont vraiment complémentaires!

Propos recueillis par
Philippe Berger, Bertrand Dommergue
et **Catherine Geoffroy**

actu

QUAND LES BEAUBOURGEOIS PARLENT DE BOB

Ils sont étudiants et fréquentent régulièrement la Bibliothèque publique d'information. Par attachement pour ce lieu, ils ont décidé de se retrouver sur Facebook, où ils ont créé différents groupes consacrés à leur bibliothèque. C'est là qu'ils postent, jour après jour, leur petit billet d'humeur, dans un style résolument potache.

En nous offrant un autre regard sur la Bpi, les groupes Facebook nous révèlent, au fond, une dimension cachée du lieu, qui méritait bien une petite visite...

Fans de la Bpi et spleen étudiant

Il existe actuellement une vingtaine de groupes Facebook liés directement à la Bpi. Créés par des étudiants (ou des ex-étudiants), ces groupes comptent aujourd'hui plus d'un millier de membres. Qu'ils soient de fidèles usagers ou des nostalgiques du lieu, les « fans » de la Bpi profitent du vaste réseau social qu'est Facebook pour poster des commentaires sur la bibliothèque et les personnes qui la fréquentent.

Pour les membres de ces groupes, il n'est pas question de parler de la Bpi comme d'une institution. En témoigne le nom qu'ils ont choisi de donner à la bibliothèque. Pour eux, la Bpi, c'est « Bob », le diminutif de « Beaubourg ». Les étudiants ne vont donc pas à la bibliothèque, ils vont à « Bob », comme s'il s'agissait de rendre visite à un ami connu de longue date.

Les occupants du lieu sont également rebaptisés par les membres des groupes Facebook. Pour ces derniers, les bibliothécaires, ce sont les « bépéistes » et les usagers les « beaubourgeois », les « beaubouristes », voire les « beaubouriens ».

Quant à la bibliothèque, c'est un endroit qu'ils qualifient volontiers de *studieux*, car, en effet, les étudiants y viennent en priorité pour travailler. C'est aussi, à leurs yeux, un lieu *exotique*. Les uns évoquent le « cadre surréaliste » constitué par le Centre Georges Pompidou, les autres décrivent la multitude « des personnalités étranges » qu'ils y côtoient au quotidien. Enfin, pour certains, Bob est un véritable lieu de *perdition*. Autrement dit: un lieu où ils ont passé - et donc perdu - beaucoup trop de temps.

La plupart d'entre eux affirment que fréquenter la bibliothèque induit un certain « style de vie ». L'un des membres de ces groupes va même jusqu'à parler d'un « Bob spirit »! Quant à ceux qui en sont sortis, ils y reviennent ou y repensent avec émotion. C'est ça le fameux spleen étudiant: l'impossible retour en adolescence et l'attachement aux lieux importants qui ont marqué cette période de leur vie.



Illustration Claire Mineur



Bob, ma seconde maison

L'une des principales thématiques développées par ces étudiants, au cours de leurs discussions, est leur espace favori de travail dans la bibliothèque. C'est en authentiques habitués de la Bpi qu'ils dissertent sur les meilleurs « coins » pour réviser, se cultiver ou se distraire. Avec le temps, la bibliothèque est devenue pour eux une résidence secondaire qui va jusqu'à concurrencer leur résidence officielle. « En ce moment, c'est ma *première* maison » déclare Joachim, qui passe décidément plus de temps en bibliothèque que chez lui.

Nombreux sont celles ou ceux qui communiquent d'ailleurs leur adresse au sein même de la Bpi. Pour Marta, par exemple, c'est au « Premier étage, tout au fond, près de la fenêtre ». Pour Farid, c'est tout simplement : « Beaubourg. 2^e étage. Histoire. Chez moi ».

Il y aurait donc, d'un côté, les « spécialistes » du premier étage et, de l'autre, les « adeptes » du deuxième. Chacun y va ainsi de son anecdotte pour caractériser son « coin » ou son « repère », pour le localiser dans l'espace imaginaire de sa propre bibliothèque.

À la recherche du Duc et de la Reine de Beaubourg

Dans cette maison-monde qu'est la Bpi, les usagers forment – de fait – une véritable communauté. Pour intégrer cette communauté, nulle autre obligation que celle consistant à faire la queue : une queue souvent longue et chronophage.

Pour Jean, comme pour tant d'autres « Beaubourg, c'est avant tout affronter la queue qui nous attend à notre arrivée », car, dit-il « elle nous réserve toujours son lot d'émotions, parmi les bousculades et autres dépassements intempetifs ! Bref, c'est l'Obstacle à franchir avant d'entrer dans ce merveilleux lieu de vie commune où tout le monde se mélange : lycéens, étudiants, gens chelous, profs. »

Tous les souvenirs convergent et s'accordent sur la durée et sur les conditions de l'attente. Mais un seul point suffit à la rendre supportable : cette queue est la même pour tous. Elle est la condition démocratique de l'accès à la bibliothèque.

Quant à l'identité de Bob, elle semble étroitement liée aux personnes qui la fréquentent et, en premier lieu, à ceux que les étudiants considèrent être des « idoles » ou des « stars ». Ce sont les « habituels » du lieu. Ceux-là focalisent leurs regards, monopolisent leur attention. Il y a, tout d'abord, le célèbre Black Dandy, autoproclamé « Ambassadeur du Ghetto », que l'on remarque à son costume en velours, à son chapeau haut-de-forme et à sa canne *pimp*¹. Ce personnage, qui suscite bien des interrogations, fait même l'objet d'un groupe intitulé « À la recherche du Duc de Beaubourg ».

Il y a ensuite – et dans le désordre : « Monsieur Marcel de la Bpi », sosie non-officiel de Philippe Lucas (en brun) ; « Le Père Fouras », tantôt baptisé « Petit Papa Noël » et tantôt « Karl Marx », ou encore « La dame en bleu ». D'après certains, il existerait même une Reine de Beaubourg ! Mais c'est au fond tout le *melting pot* de la Bpi qui est longuement décrit par ces fans inconditionnels du lieu.

Beaubourg sinon rien !

On l'aura compris, les étudiants des groupes Facebook entretiennent avec leur bibliothèque une relation de tendresse et de nostalgie. « Beaubourg me manque », écrit l'un d'eux, et pour un autre : « La Bpi est un mythe qu'il convient de cultiver ». Tous ces témoignages démontrent que, s'ils n'utilisent pas beaucoup les collections pour travailler, les étudiants sont loin d'être indifférents au dispositif bibliothèque.

Philippe Galanopoulos

conservateur à la Biup - Paris Descartes, précédemment en stage à la Bpi

¹ *Pimp* [en anglais : maquereau, souteneur] désigne un style dandy et clinquant.

ligne d'

IDEA STORE, UNE NOUVELLE MARQUE DE BIBLIOTHÈQUES

Daniel Gil - cc - Flickr



Idea store de Whitechapel, à Londres

Comment ramener vers les bibliothèques de quartier un public qui les déserte ? En dépoussiérant leur image. En prenant à contrepied les codes du secteur public de la culture et de la connaissance pour adopter ceux du marketing et de la grande distribution. C'est sur ces principes qu'en 2002 est né le premier Idea Store à Towers Hamlets, l'un des quartiers les plus défavorisés de Londres. Proximité des centres commerciaux, services diversifiés, ambiance décontractée. Les Idea Store sont-ils encore des bibliothèques ?

Idea Store: un nouveau concept

S'il s'agit bien d'une bibliothèque, avec une collection de 650 000 livres, DVD ou CD, l'Idea Store est bien plus que cela. Un centre de formation tout d'abord, puisque l'un des premiers objectifs de ce concept est de permettre à des jeunes ou à des adultes non qualifiés d'apprendre un métier et de trouver un travail. Sur les 2 millions de visiteurs par an (pour les quatre Idea Store), 7 000 ont suivi un cours en arts visuels, langues, santé, comptabilité, mais aussi musique, sport, danse, médecines alternatives, etc.

Un lieu de vie avant tout

Tout est fait pour rendre la vie facile aux usagers. Une crèche accueille les enfants en bas-âge afin de permettre à leurs parents de suivre plus facilement les cours organisés dans l'un des *learning labs* du bâtiment. Un café, très agréablement situé au sommet de l'Idea Store de Whitechapel, propose une restauration à la fois délicate et bon marché. Et, bien sûr, des accès gratuits à Internet sont mis à disposition des visiteurs inscrits. Une salle d'exposition est aménageable en lieu de débats ou de rencontres, afin notamment de permettre aux groupes de lecture de présenter leurs auteurs favoris...

Un lieu d'intégration des communautés

Dans un quartier remarquable par l'importance de sa population d'origine étrangère (49 % des habitants), la communauté bangladaise est particulièrement représentée. Bangladais, Somaliens, Chinois, Vietnamiens et Afro-Caribbéens trouvent dans la bibliothèque des fonds importants dans leur langue d'origine. Des livres, bien sûr, mais aussi de nombreux DVD : Bollywood est ici bien présent ! Les cours de langues sont aussi très prisés, en particulier l'anglais langue étrangère. Travaillant en étroite collaboration avec des associations comme le National Health, Jobcentre (l'équivalent anglais de Pôle Emploi) ou la municipalité, le lieu propose à ses inscrits toute une panoplie de services pour leur faciliter les démarches quotidiennes.

'horizon



Un lieu ancré dans le quotidien.

La situation des quatre Idea Store n'a pas été pensée au hasard. Proches des commerces – et même au cœur du marché quotidien de Whitechapel pour l'Idea Store du même nom – les Idea Store sont de plain-pied avec les obligations quotidiennes des Londoniens du quartier. Pas besoin de faire un détour pour emprunter ou rendre un livre, pour chercher le petit dernier qui fait ses devoirs. Proche des écoles, de la poste, du métro et des commerces de proximité, l'Idea Store a ses portes grandes ouvertes à tous, tous les jours, de 9 heures à 21 heures en semaine, et jusqu'à 17 heures le week-end.

Offrant un lieu de formation et d'information pratique, accessible et dynamique, les Idea Store se veulent au plus près des attentes de leurs visiteurs. Leurs nombreux services de proximité et leurs horaires d'ouverture en font des lieux de vie peu intimidants et attrayants. Nés d'une initiative locale, ils se sont appuyés sur les spécificités de leur population pour s'adapter à ses besoins particuliers. En créant un concept fort et en communiquant de manière très positive, les Idea Store offrent un véritable outil d'intégration sociale dans un contexte qui pouvait sembler pourtant difficile au départ.

Nathalie Nosny

Bpi, service Bibliothèque numérique

Quelques chiffres

- Tower Hamlets, 219 400 habitants, est l'un des 32 quartiers de Londres.
- C'est le 4^e quartier le plus pauvre du Royaume-Uni:
- 22 % de chômeurs, 40 % de la population sans aucune qualification.
- 4 Idea Store:
 - Bow (ouvert en 2002);
 - Chrisp Street (ouvert en 2004), -
 - Whitechapel (ouvert en 2005), -
 - Canary Wharf (ouvert en 2006).
- Nombre d'inscrits: 43 352
- Visiteurs: 2 071 933
- Ouverture: 7 jours / 7, 71 heures par semaine, 357 jours par an
- Personnel: 194 permanents + 240 enseignants free-lance
- Budget: £ 30 000 000

Pwllhut - cc - Flickr

9

ligne d'horizon: Idea Store, une nouvelle marque de bibliothèques

Fin

au Centre

UNE CERTAINE IDÉE DE L'INDE

Dites l'Inde, ne dites plus les Indes. Plongez dans la vie quotidienne des habitants, décryptez les codes de la société contemporaine, saisissez une parcelle de la vérité de ce pays-continent à travers l'image que vous renvoie la cinquantaine d'artistes indiens et français invités par le Centre Pompidou.

L'exposition Paris-Delhi-Bombay vous entraîne dans un parcours initiatique dont **Sophie Duplaix**, commissaire, vous donne les clés.

L'Inde, enfin!

Le Centre Pompidou a très peu abordé l'Inde jusqu'à présent. Après l'Amérique latine, l'Afrique et la Chine, il était important de tisser des liens durables avec ce pays très dynamique et prometteur à travers un projet d'exposition inédit.

Une approche originale

Plus des deux tiers des œuvres ont été produites spécifiquement pour l'exposition par des artistes indiens et français que nous avons invités à travailler sur le thème de la société contemporaine indienne. Faire des œuvres en collaboration eût été utopique. L'idée était plutôt de créer des échanges, de jeter des ponts entre la France et l'Inde à travers les propositions des artistes.

Un écueil presque inévitable lorsque l'on traite de l'Inde est l'exotisme. C'est pourquoi nous avons choisi des artistes français susceptibles d'avoir un intérêt pour ce pays, mais de l'évoquer sans complaisance. Comme la plupart d'entre eux n'y étaient jamais allés, cela a donné des résultats très inattendus, grâce à un regard neuf. Il y a tellement de manières d'aborder l'Inde.

Promenons-nous dans l'expo

Les Français connaissent mal l'Inde d'aujourd'hui. Ils sont restés sur une imagerie très exotique du pays. L'exposition présente donc dès l'entrée, de façon très didactique, des clés de lecture des différentes facettes de la société contemporaine indienne, à travers des films documentaires, une chronologie de l'histoire récente en images, des affiches, des graphiques...

Après, on se promène librement dans l'exposition, où les œuvres des trente artistes indiens et des dix-huit français sont

Exposition
Paris-Delhi-Bombay
25 mai - 19 septembre
Centre Pompidou
Galerie 1

Riyas Komu: [sans titre],



© Riyas Komu - photo Dhiraj Thakur, 2010, bois

Riyas Komu a réalisé une sorte de grand cylindre en bois avec onze paires de jambes de footballeurs. Tout a été entièrement sculpté en Inde par des artisans. C'est une réflexion sur la façon dont le rapport au corps évolue aujourd'hui avec la mondialisation, la consommation de masse. En Inde, dans l'intérêt croissant pour le football se lit une autre approche du corps. Le nouveau modèle est un corps très musclé, à l'américaine. Ce n'est pas du tout le corps indien d'il y a quelques décennies, le corps indien tel qu'ont pu le côtoyer et le fantasmer les Anglais.

mélangées. Elles sont groupées par affinités, autour de la politique, de l'urbanisme et de l'environnement, de la religion, du foyer, de l'identité ou de l'artisanat.

Nous avons pris le parti de présenter une œuvre importante et forte par artiste: une grande installation vidéo, une grande sculpture, un ensemble de tableaux ou de photographies sur un sujet.

La difficulté a été de trouver le ton juste pour aborder l'Inde, car les préjugés sont nombreux, privilégiant une image du pays tantôt positive jusqu'à l'excès, tantôt négative car focalisée sur la question des femmes ou des mariages arrangés. Nous avons essayé de faire émerger les problèmes, sans stigmatiser, mais sans non plus se voiler la face. Le regard des artistes a rendu cette approche possible car il est toujours assez subtil. Plusieurs discours se répondent: à chacun de se faire son opinion.



Stéphane Calais: *Inde au noir*,

Stéphane Calais est délibérément resté en France. Il a décidé de s'enfermer pour ne pas être contaminé par l'exotisme indien. Il a créé sa propre série d'immenses dessins en noir sur fond blanc.



© Nalini Malani - photo Payal Kapadia
2007, cylindres en polycarbonates peints, moteurs, projections

Nalini Malani: *Remembering Mad Meg*,

C'est pour exprimer ses idées plus largement que Nalini Malani utilise la vidéo, pas seulement pour entrer sur la scène artistique internationale. Comme beaucoup d'artistes, elle est politiquement très engagée.

L'Inde vue par...

Les artistes indiens contemporains ont plusieurs points communs: un goût affirmé pour la sculpture monumentale, une revendication des méthodes traditionnelles, artisanales dans leur approche formelle; enfin le recours à la vidéo.

La vidéo est apparue assez tardivement en Inde car son utilisation était trop onéreuse et trop complexe. Elle est devenue en peu de temps un instrument d'expression majeur pour les artistes. On peut citer le groupe Raqs Media Collective qui a réalisé une fiction à partir du livre de Jacques Rancière *La Nuit des prolétaires*, dont la traduction en hindi avait suscité beaucoup de débats dans le pays.

Les artistes français, dans le cadre de ce projet, se sont beaucoup intéressés aux croyances, à la religion, au corps, tels Camille Henrot ou Jean-Luc Moulène.

Philippe Ramette, qui est allé en Inde pour la première fois à l'occasion de l'exposition, s'est, quant à lui, penché sur la statuaire. Son voyage a été pour lui une grande expérience sur le plan psychologique, une expérience libératoire. Il a réalisé une sculpture publique: un socle en pierre qu'une petite fille en bronze tente d'escalader. Cette ascension est une belle métaphore du devenir de l'Inde, peut-être à travers l'émancipation des femmes.

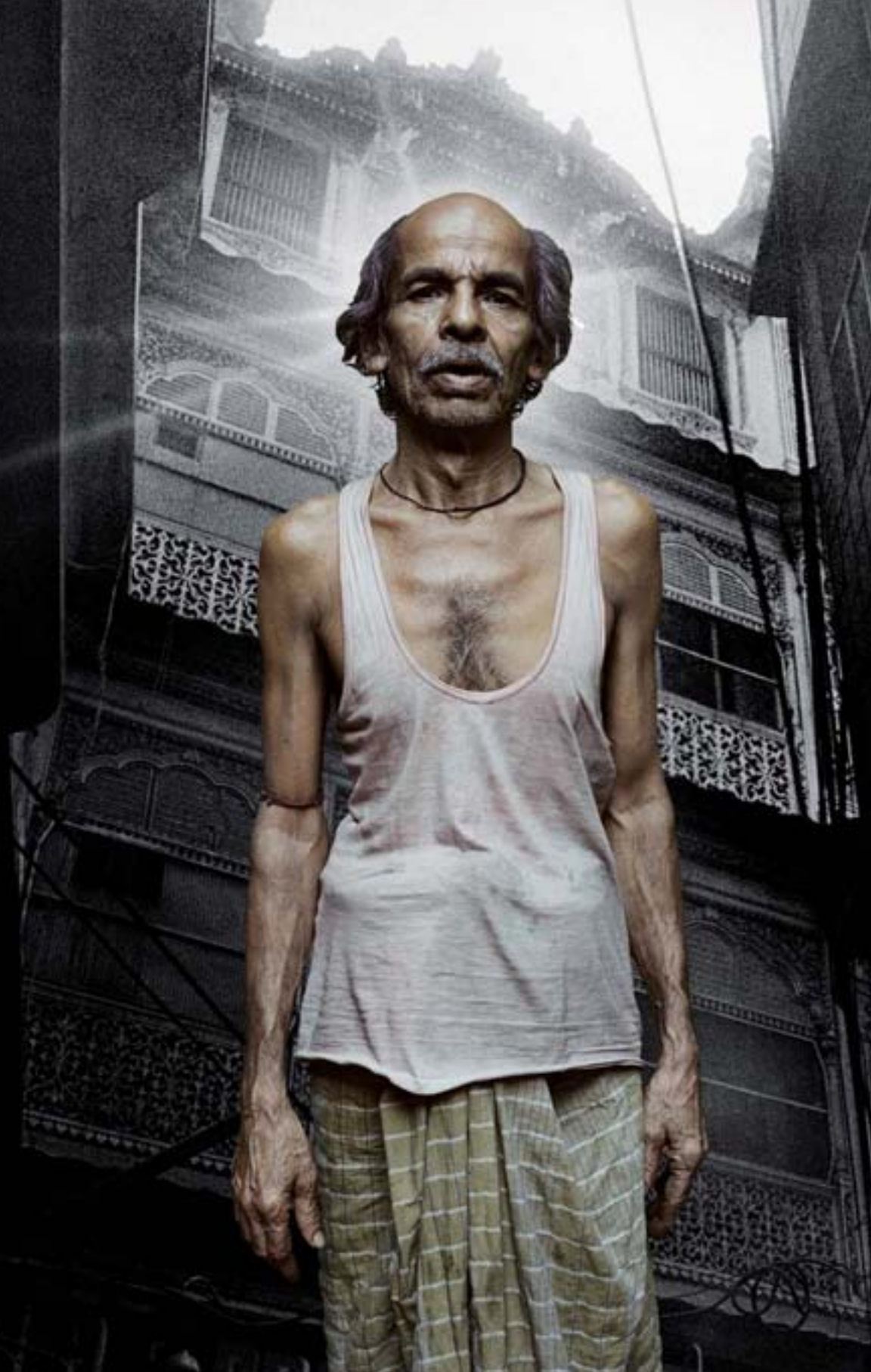
De l'exposition au musée

Notre musée est encore très « occidentale » dans la composition de ses collections. Il présente peu d'œuvres d'artistes asiatiques ou africains et je suis donc très heureuse que des projets d'acquisitions accompagnent cette exposition.

Nous avons déjà acquis, par exemple, une grande installation vidéo d'Amar Kanwar, un important artiste indien qui aborde les questions politiques avec beaucoup de poésie pour mieux nous les faire ressentir, qu'il s'agisse des traumatismes de la Partition ou de la question des femmes.

À terme, au moins cinq ou six œuvres majeures d'artistes indiens intégreront les collections du musée. Il est essentiel de poursuivre notre collaboration franco-indienne à travers des acquisitions. J'espère que le Centre Pompidou pourra se donner les moyens de renouveler cet élan vers d'autres cultures.

Propos recueillis par **Arlette Alliguié** et **Catherine Burtin**



dossier en compagnie de l'Inde

Prenez toutes les images que vous vous faites de l'Inde: elles sont vraies. Prenez toutes les images contraires, elles sont vraies aussi.

L'Inde est religieuse, mais la laïcité est inscrite dans sa constitution. Patrie de la non-violence, elle connaît des conflits communautaires sanglants. La « plus grande démocratie du monde » conjugue des taux-records de participation aux élections et une corruption massive du personnel politique. Le luxe y côtoie la misère, un tiers de sa population est analphabète, mais une classe moyenne éduquée se développe de jour en jour. Ce pays aux traditions ancestrales forme des informaticiens de génie, fabrique et lance ses propres satellites.

Parce que l'art repose sur l'équivoque et le contradictoire, la Bpi a convié des artistes pour saisir l'insaisissable de l'Inde.

Rencontres

L'Inde

Tables rondes,
débats et spectacles.

Participeront à ces journées des
artistes, écrivains, photographes
(Tendance Floue),
linguistes, universitaires ...

Vendredi 16
et samedi 17 septembre
14 h - Petite Salle

suite du dossier



© Photo Gilles Coulon, Tendance Floue

MAD IN INDIA

Dharavi

Le collectif de photographes Tendance Floue est parti en Inde en 2008 pour mener une aventure de création.

En avril 2008, nous sommes partis en Inde. Nous étions treize: onze photographes et deux journalistes. Nous nous lançons dans le second volet d'une aventure qui en comporterait trois. L'année précédente, éconduits par les magazines français, nous avions choisi d'autoéditer *Mad in China*, portrait éclaté et volontairement subjectif de Pékin, en forme de revue. Notre errance fiévreuse dans la capitale chinoise, nos rencontres avec un graphiste et des poètes avaient produit une forme hybride, dérogeant aux codes de la presse traditionnelle. Nous avons expérimenté à Pékin un jeu de création photographique, graphique et textuelle, s'inscrivant dans la veine des projets collectifs de Tendance Floue. Le

défi était de produire simultanément le fond et la forme d'un objet d'édition, tous ensemble et dans un temps très court.

De retour en France, ce premier *Mad* avait séduit quelques amateurs de folies. Nous fûmes alors invités, par l'Ambassade de France, à rééditer cette performance en Inde pour créer un *Mad in India*. À la façon d'une colonie curieuse, nous nous apprêtions à rejouer cette partition improvisée. Mais c'est l'Inde qui allait se jouer de nous.

Car l'Inde est un pays d'images. Celles que nous avons tous en tête, par centaines, avant même de débarquer à l'aéroport de Delhi; et cette infinité de représentations d'elle-même qu'elle produit et véhicule depuis toujours. Pris dans un bouillonnement de clichés, chacun s'est retrouvé face à lui-même. L'un avait le désir de photographier, à la manière d'un inventaire, les lieux de cultes de Delhi. Après quinze jours d'errance, c'est finalement



© Photo Pascal Amiar, Tendance Floue

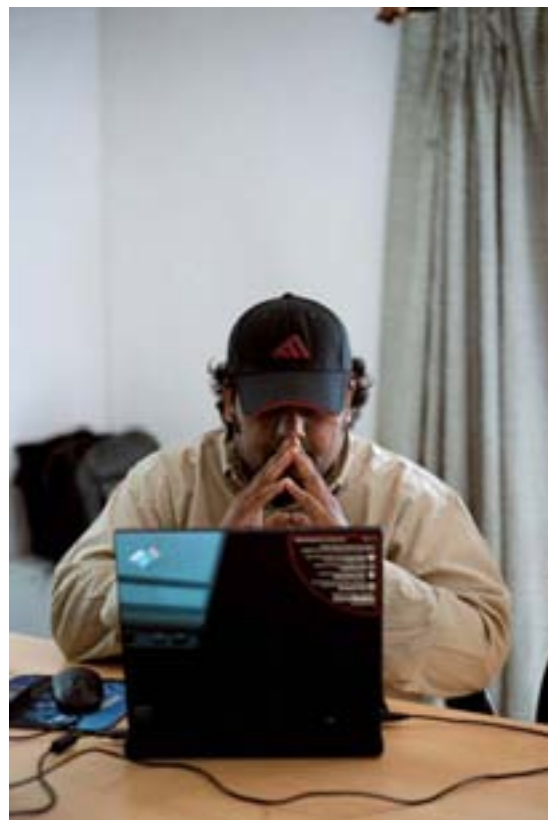
The Telegraph

sur les grands ensembles en construction qu'il parvint à fixer son regard. Un autre, qui cherchait à montrer les coulisses du miracle indien, poussa la porte des entreprises *high-tech*. Mais il passa autant de temps dans des studios photo de rue, fasciné par les déclinaisons infinies de soi-même proposées par les outils numériques et la passion des Indiens à construire des images fantasmées de leur vie. Les autoportraits qu'il fit réaliser lui ouvrirent, pour plusieurs années, de nouvelles pistes de travail. Un troisième se perdit dans Calcutta, pétrifié par le grouillement de la foule, incapable, pendant plusieurs jours, d'appuyer sur le déclencheur. Et se mit à photographier à Bénarès, cerné par l'omniprésence de la mort, apaisé par le détachement de ceux qui l'attendent. Happé par la folie ordinaire de ce pays, un quatrième s'en rendit malade pour de bon.

En Inde, pour nous autres Occidentaux, l'ivresse et l'épuisement ne sont jamais loin l'un de l'autre. Comme garde-fous à nos désorientations photographiques, plusieurs écrivains nous offrirent leurs textes. Ils évoquaient des dimensions presque intimes qui ne pouvaient que nous échapper. Le *Mad in India* a fini par exister. Il fut composé d'éclats de réalités indiennes en miroir les uns des autres. Une histoire de réflexions, donc, que nous avons parfois prises pour des hallucinations.

Cécile Cazenave

rédactrice en chef de la revue *Mad in India*



© Photo Olivier Culmann, Tendance Floue

Screens

Tendance floue vise juste

Créé à Montreuil en 1991, Tendance Floue est un collectif composé aujourd'hui de quatorze photographes.

Leur credo: « confrontation des images, assemblages, combinaisons: du travail mis en commun naît une matière neuve ».

L'Aventure des *Mad in* comprend trois volets: *Mad in China* (2007), *Mad in India* (2008) et *Mad in France* (2009).

En mars 2011, la collection de référence « Photo Poche » dirigée par Robert Delpire publie un volume consacré à Tendance Floue aux Éditions Actes Sud.

Le collectif fête ses vingt ans en 2011.

Plus d'informations:

www.tendancefloue.net

LES LANGUES DE L'INDE: UN MODÈLE D'INTÉGRATION?



Meenest Indian-cc-Flickr

Des milliers de langues sont parlées en Inde. Une bonne centaine sont écrites et une cinquantaine jouissent de moyens de diffusion importants (édition, médias, enseignement). L'image que donne la carte des États-langue cache donc une réalité beaucoup plus complexe et inégale.

Différents statuts pour les langues

L'Inde est une fédération d'États qui ont chacun un parlement et un gouvernement. Il y a vingt-huit États principaux et sept territoires, dont celui de la capitale, Delhi.

La Constitution recense vingt-deux langues officielles pouvant être adoptées par les différents États fédérés.

Ainsi, le bengali est majoritaire au Bengale, le panjabi au Panjab, le tamoul au Tamil Nadou, le marathi au Maharashtra, le goujarati au Goujarat, le manipouri/meitheï dans le Manipur, etc. Mais dans chacun de ces États, on parle aussi d'autres langues, dont beaucoup comportent des dizaines de millions de locuteurs et dont certaines, ayant un statut de langues 'tribales' ne sont pas enseignées et sont donc considérées comme en danger.

Ainsi, le sindhi est langue officielle d'État, avec un peu plus de deux millions de locuteurs, mais le gondi est une langue 'tribale' dravidiennne avec le même nombre de locuteurs, tout comme le bhili (plus de cinq millions). Et des langues comme le bhojpuri et l'awadhi n'ont pas de statut officiel malgré leurs trente-huit millions de locuteurs (plus que le bulgare!) et leur longue tradition littéraire.

D'autre part, le hindi et l'anglais sont les langues officielles nationales de l'Union indienne. Mais l'anglais n'est langue maternelle que d'une fraction infime de la population et n'est parlé comme langue



tdietmut - cc - Flickr

seconde que par l'élite (entre 10 et 15 % de la population, selon les sources), alors que le hindi est parlé par environ 40 % des gens – soit 350 à 400 millions si l'on englobe dans le décompte ses 'dialectes' et 180 millions si on les exclut). En outre, le hindi est compris et parlé comme langue seconde par plus de la moitié de la population, sans toutefois avoir un statut de langue internationale.

Des familles qui s'unifient...

À cette grande diversité de statut politique et administratif s'ajoutent les disparités de famille. Quatre grandes familles de langues sont parlées en Inde, mais la famille indo-aryenne, apparentée aux autres langues indo-européennes regroupe 74 % des locuteurs, et la famille dravidiennne 24 %. Cela signifie que les deux autres familles, pourtant représentées par un très grand nombre de langues, se partagent les 2 % restants. Une cinquième famille, andamanaise (îles Andaman), est en voie d'extinction.

Si, à l'origine, les quatre grandes familles sont structurellement très différentes, les langues de chaque famille ont acquis en quarante siècles de cohabitation des traits communs (ordre des mots, syntaxe), s'éloignant des autres membres de leur famille respective. Ainsi, le bengali ne ressemble plus guère au français bien que leurs ancêtres respectifs, sanskrit et latin, soient très proches.

On peut donc aujourd'hui parler de famille indienne: les liens du sang s'effacent devant les liens de voisinage, sans pour autant réduire la violence des conflits communautaires.

Annie Montaut

professeur de hindi/linguistique indienne et générale à l'Inalco

LE KALÉIDOSCOPE DES LITTÉRATURES INDIENNES

Où qu'ils résident et quelle que soit leur langue d'expression, les auteurs indiens écrivent l'Inde.

Sous l'une ou l'autre de ses innombrables facettes, l'Inde constitue en effet le contexte, quand ce n'est le sujet, de l'immense majorité de leurs écrits. Cette focalisation offre au lecteur des jalons pour appréhender l'évolution multidimensionnelle de ce pays démocratique marqué par une exceptionnelle diversité linguistique et culturelle, animé d'une détermination enthousiaste à jouer un rôle de premier plan dans la marche du monde.

De la colonisation à la mondialisation: l'anglais

Héritée de la colonisation britannique, « langue officielle associée transitoire » au bail toujours renouvelé, l'anglais cimente l'unité administrative et le débat intellectuel de la nation. Son importance ne cesse de croître depuis qu'il s'est imposé partout comme le vecteur d'une mondialisation à laquelle l'Inde aspire, rétrécissant du même coup l'espace accordé aux langues régionales, notamment dans l'éducation.

Pour les auteurs qui ont essaimé dans les pays du Commonwealth et aux États-Unis, l'adéquation de la langue d'écriture à l'espace linguistique et social est complète: tous écrivent en anglais.

En Inde, l'anglais, de portée nationale, est la langue de tous les essais écrits dans l'esprit du « sécularisme » indien par les universitaires et les analystes de diverses disciplines (le psychanalyste Sudhir Kakar, les historiens-sociologues Romila Thapar, Ramachandran Guha ou Partha Chatterjee). C'est également la langue d'expression la plus fréquente des romanciers des grandes villes – New Delhi, Bombay et Bangalore en tête – où le développement économique et technologique s'élabore et se fait d'abord sentir.

C'est en anglais que le Bombayite Kiran Nagarkar, qui a d'abord écrit en marathi, interroge dans un roman le recours à la violence d'un jeune fondamentaliste; que se racontent sur le mode léger du *chicklit* (littérature « de filles ») la vie et les tribulations des jeunes citadines; que prennent forme les sous-titres aux images des *graphic novels* de Sarnath Banerjee, et qu'une vieille dame détective de Bombay résout les énigmes des polars de Kalpana Swaminathan. C'est également la langue des écrivains novateurs les plus radicaux, parfois jugés scandaleux pour leur critique ouverte ou sous-jacente des orientations d'un pays qu'ils portent pourtant dans leur cœur. Parmi eux, la romancière-essayiste Arundhati Roy et le journaliste-poète-romancier C.P. Surendran, qui portent sur l'Inde un regard dégagé de toute allégeance à la figure maternelle de la nation.

Plus qu'un choix, l'anglais est parfois la langue maternelle de l'écrivain, notamment lorsque celui-ci fait partie de la communauté anglo-indienne (I. Allan Sealy) ou lorsque ses parents, issus de régions



linguistiques différentes, échangent dans cette langue. C'est également en anglais qu'écrivent de nombreux auteurs des États marginalisés et perturbés du Nord-Est, dont ils nous font découvrir la culture et la vie quotidienne (telles Mamang Dai de l'Arunachal Pradesh, Tensula Ao du Nagaland, Mitra Phukan de l'Assam).

Résistances et militances

Rarissimes sont les jeunes auteurs qui écrivent dans leur langue maternelle régionale et lorsqu'ils le font, ce choix constitue un acte politique de résistance à l'hégémonie de l'anglais. C'est en hindi, langue de plus grande diffusion aspirant au statut de langue nationale, que cette résistance est la mieux encouragée, suivie par le tamoul, langue dravidienne fière de ses origines et de sa culture millénaires, qui lutte contre les ambitions du hindi... tout en refusant de se laisser noyer sous la déferlante de l'anglais.

Le vaste monde n'est qu'exceptionnellement évoqué dans les littératures en langues indiennes. Nirmal Verma (hindi) a situé certains de ses textes en Tchécoslovaquie, Paul Zacharia (malayalam) aux États-Unis et Maythil Radhakrishnan, dans une tentative pour désenclaver sa langue natale, écrit en malayalam, fût-ce à propos d'Hitchcock

Mais en matière de langues indiennes, ce sont les quotidiens locaux qui demeurent les agents principaux de l'élargissement des esprits aux dimensions du globe tout en publiant sous forme de feuillets des nouvelles et romans d'auteurs reconnus dans leur langue.

À Delhi, la génération d'écrivains de langue hindi qui a vécu la Partition de l'Inde et son accès à l'indépendance a été récemment décimée par la disparition de Nirmal Verma et de Bhisham Sahni. Krishna Baldev Vaid, un de ses derniers représentants vivants, est sans doute l'auteur hindi qui a poussé le plus loin la transgression de l'usage et de la convention dans l'expression du sens, porté par une quête intransigeante d'authenticité.

Avant les années quatre-vingt-dix, la paisible Bangalore était le domicile d'élection de retraités indiens aussi peu préparés que les infrastructures de leur ville à accueillir l'explosion des entreprises du secteur informatique et ses artificiers panindiens, jeunes, anglophones, souvent noctambules. À côté des auteurs anglophones (Anita Nair, Lavanya Shankaran, Anjum Hasan, Shashi Deshpande), y perdurent pourtant de grandes figures de la littérature kannada, tels U.R. Ananthamurthy (né en 1932), qui fut un observateur très critique de sa société traditionnelle hiérarchisée avant de devenir un conservateur éclairé. Le fait est d'autant plus pertinent pour lui et quelques autres (Kuvempu (1904-1994), Chandrashekar Kambar (né en 1937) qu'il s'agit d'un choix délibéré d'auteurs dotés d'une connaissance approfondie de l'anglais. Mais ce phénomène, générationnel, ne se renouvelle pas.

Le renouvellement par les femmes

Si l'actualité littéraire des langues indiennes vibre aujourd'hui d'un bel élan, c'est grâce à l'émergence de textes autobiographiques écrits par des femmes non-anglophones marginales, militantes, dalits, souvent jeunes. La vie laborieuse de Baby Halder¹ (écrit en bengali, traduit en hindi, puis en anglais, et même, via ces deux langues, en français), les préjugés de caste subis par Bhama et les obstacles dressés devant Selma par sa communauté sur son chemin d'écrivain et de femme de responsabilités, les épreuves traversées par la transsexuelle A. Revathi (tamoul), le harcèlement sexuel vécu par Sister Jesme dans les institutions ecclésiastiques du Kerala, la difficile existence d'une femme tribale Arya racontée par l'écrivain Narayan (malayalam) : les récits de ces innombrables adversités font partager à la société d'appartenance de l'auteur une expérience vécue, tout en lui donnant matière à réflexion. Des romancières confirmées telles Sarah Joseph (malayalam) et Indira Goswami (assomiya) écrivent, elles aussi, dans le contexte de leur région.



The streets are empty save a few hard-core
Thon AC, urban warriors



Corridor de Sarnath Banerjee

L'association de la vie locale et du regard féminin est tirée vers le haut par l'écriture, soutenue par des maisons d'édition (telle Zubaan, à New Delhi) engagées dans l'amélioration de la condition féminine, et parfois promise à une exposition plus vaste par le biais des traductions (en langues indiennes, anglaise et autres).

Parallèlement à la libéralisation de l'économie indienne, ces trois dernières décennies ont ainsi vu s'épanouir une multiplicité d'écrivains dans presque tous les genres, à un rythme de plus en plus soutenu. C'est dire qu'il reste à publier aux éditeurs français bien des trésors – notamment en langues indiennes, ainsi que dans les domaines poétique et théâtral – pour les rendre accessibles à notre curiosité.

Dominique Vitalyos

traductrice littéraire, domaine indien

¹ Une vie moins ordinaire de Babe Holder, traduit par Nathalie Bourgeau (éd. Philippe Picquier, 2007).

CETTE APOCALYPSE-LÀ

« Cette-nuit-là » : c'est par cette expression que les habitants Bhopal (Inde) désignent l'explosion, en 1984, de l'usine chimique américaine installée dans leur ville. Le romancier indien Indra Sinha s'est engagé et lutte encore actuellement pour défendre les victimes de ce qui reste aujourd'hui la plus grande catastrophe industrielle.

Son roman *Animal's People* (2007) se passe dans une ville imaginaire, Khaufpur, dont les habitants subissent les blessures d'une explosion chimique. « Animal » est l'un d'eux, un jeune homme cynique et insolent qui se déplace à quatre pattes car la catastrophe l'a privé de ses jambes. Traduit en français sous le titre *Cette nuit-là*, ce roman nous fait pénétrer dans les marges où réalité et fiction se rejoignent.

Interview d'Indra Sinha

Vous avez commencé à travailler comme publicitaire. Dans quelles circonstances avez-vous abandonné la publicité pour écrire des romans ?

J'ai commencé à écrire mon premier roman à l'âge de douze ans, puis plus tard, j'ai beaucoup écrit, lorsque j'étais à l'Université. À l'origine, la publicité n'était qu'un boulot temporaire, pour me faire un peu d'argent. Je m'y connaissais un peu parce que ma mère avait travaillé dans ce secteur. Je n'ai jamais eu l'intention d'y rester aussi longtemps – j'y ai passé vingt ans – mais le milieu de la publicité à Londres, à l'époque, était plein de gens amusants et brillants ; ça me procurait beaucoup de plaisir – et, bien sûr, c'était très bien payé. À plusieurs reprises j'ai voulu arrêter (la première fois en 1980, quand j'ai traduit le *Kama Sutra*) et finalement j'y suis arrivé, au début des années quatre-vingt-dix. J'étais devenu, alors, passablement lassé. Nos revenus ont été réduits pratiquement à zéro, mais je n'ai jamais regretté d'avoir arrêté.

Pourquoi avoir écrit *Cette nuit-là* vingt-cinq ans après cette tragédie ?

J'aimerais qu'on se souvienne que le roman se situe dans une ville imaginaire, quelque vingt ans après la catastrophe qui, depuis, l'a éclipsé. Il n'y a pas de mystère, pas d'entourloupe quant à la date à laquelle je l'ai écrit. Je me suis engagé auprès des Bhopalais en 1993, il ne m'est jamais venu à l'esprit d'écrire à ce sujet, et c'est dix

ans après que mon agent m'a demandé ce que je comptais faire après avoir publié *The Death of Mr Love*. Je lui ai dit que je projetais un livre sur la Palestine d'autrefois et elle m'a vivement conseillé (tout comme l'éditeur) d'écrire un autre roman situé en Inde. À l'avenir, je n'écouterai pas les gens dont les conseils n'ont qu'un but commercial, mais à l'époque, j'étais plus naïf. Il fallait que je trouve un sujet et la seule chose qui m'est venue à l'esprit fut d'écrire sur une situation comme celle que je connaissais si bien, à Bhopal. Je le redis : *Cette nuit-là* n'est pas sur Bhopal. Il s'agit vraiment d'une ville quelconque dans le monde, où des gens ordinaires, déjà marginalisés, se retrouvent engloutis dans un désastre énorme, monstrueux, causé par la cupidité de firmes internationales. Ce scénario peut se trouver sur n'importe quel continent habité de la Terre.

Le personnage principal, surnommé « Animal », qui est aussi le narrateur, n'est-il pas inspiré d'une réelle victime ?

Au risque de vous contredire, Animal n'est pas calqué sur une personne réelle. Tout personnage fictif emprunte des traits de sa personnalité à des modèles que connaît l'auteur, ce serait difficile de faire autrement. Animal tire son sens de l'humour et son irrévérence d'un ami à moi, nommé Sunil, qui malheureusement n'est plus. Il s'est pendu en 2006, incapable de supporter plus longtemps la dureté de sa vie. En dépit de sa souffrance, c'était un homme très drôle – nous riions beaucoup quand nous étions ensemble. Mais Animal n'est pas Sunil. Quelqu'un à Bhopal a pensé avoir servi de modèle au personnage de Zafar, le meneur des survivants, et il ne

m'a pas cru quand je lui ai dit que non. Un journaliste m'a critiqué dans un article pour n'avoir pas intégré un Bhopalais particulier à mon roman. J'ai souligné que j'écrivais une fiction. J'ai le droit, en tant qu'auteur de fiction, de créer des personnages comme il me plaît, et je ne suis absolument pas tenu de refléter la réalité. Sinon, à quoi bon écrire de la fiction ? Les gens qui me connaissent bien disent qu'Animal, c'est vraiment moi. Comment les contredire ? On dirait que c'est à chacun de décider de qui Animal est inspiré, et que ce que j'ai à en dire n'est pas pris en compte. Alors, décidez vous-même qui est Animal.



Photo Simon Garbutt - cc - Wikimedia

Indra Sinha

Vous écrivez en anglais, vous êtes moitié Indien, moitié Anglais, vous avez vécu dans le Sud de la France et traduisez des livres du sanskrit... Quelle différence faites-vous entre la littérature indienne produite en Inde et celle de la diaspora ?

Je n'aime pas généraliser parce que c'est profondément inintelligent. Il y a des écrivains en Inde et beaucoup d'autres en Grande-



À lire

Cette nuit-là de Indra Sinha; traduit de l'anglais (Inde) par Dominique Vitalyos (Albin Michel, 2009)
Cote 825 SINH 4 AN

Bretagne que j'admire énormément. La diversité est aussi grande dans chaque communauté d'écrivains que partout ailleurs. L'anglais est une langue officielle en Inde et beaucoup d'Indiens la parlent parfaitement. La grande tradition romanesque se transmet essentiellement – mais pas exclusivement – à travers l'anglais, en quelque lieu qu'on le parle et qu'on l'écrive. Mes propres idées sur la littérature trouvent leurs racines dans les livres que je prenais sur les étagères de ma mère. Elle adorait les auteurs russes – Tolstoï particulièrement – et m'a fait lire Gorki quand j'avais huit ans. Par elle aussi, j'ai découvert Joyce, Pound, Lawrence Durrell, Henry Miller, Samuel Beckett. Plus tard, j'ai découvert tout seul d'autres littératures, indiennes notamment.

Paradoxalement, beaucoup d'écrivains indiens sont aujourd'hui mieux connus que leurs homologues anglais. Les auteurs indiens commencent à revenir aux romans politiques et sociaux après une longue et ennuyeuse période d'exotisme et de classe moyenne indienne. En Grande-Bretagne, il y a moins d'expérimentation qu'auparavant. Mais vous avez des écrivains formidables comme Niall Griffiths et Nicola Berker. En définitive, pour répondre partiellement à votre question, bien que j'aie adoré, vraiment adoré, vivre en France, nous avons été obligés à présent, pour des raisons familiales, de revenir en Grande-Bretagne, et je redécouvre à quel point j'aime l'Angleterre – et le Sussex en particulier.

Votre premier livre, *The Cybergypsies*, (1999) était un souvenir de votre voyage dans le cyberspace, vers la fin des années quatre-vingt, voyage qui vous a conduit aux frontières de la folie. Le second, *The Death of Mr Love*, (2002), était l'histoire d'un célèbre meurtrier des années cinquante, à Bombay. Vous semblez aimer les sujets violents. Comment aller plus loin que dans *Cette nuit-là* ?

Je ne suis pas d'accord : aucun de ces livres ne traitait de la violence. *Cybergypsies* parlait de la confusion entre un monde réel et un monde imaginaire. Depuis la première fois que j'ai erré sur le Net, il y a vingt-cinq ans, cette confusion est devenue de plus en plus profonde et dangereuse. Ne ratez pas *Cybergypsies II, le retour des Cybergypsies*.

Je suis en train de revoir *Mr Love* aussi, d'en faire un scénario. Les films sont ma nouvelle passion, j'adore vraiment écrire pour le cinéma et je projette de réaliser moi-même de petits films expérimentaux. Mon prochain projet, je ne peux pas en parler, si ce n'est pour dire qu'il est parfaitement possible d'aller plus loin que *Cette nuit-là* et que j'espère ne pas décevoir avec mon nouveau livre. Il est important d'écrire sur des sujets qui comptent, non pas pour faire des prêches ou du prosélytisme, mais pour rester dans les canons de la pure fiction – dont les seules et uniques racines sont : le personnage, le tragique et par dessus tout, la faculté de rire de soi-même.

Propos recueillis par **Bertrand Dommergue**

«Le monde des humains est fait pour être vu à hauteur des yeux. Les tiens. Moi, la tête levée, mon regard donne sur un entrejambe. Au-dessous de la ceinture, c'est tout un autre monde, crois-moi! »

Cette nuit-là d'Indra Sinha

lire, écouter, voir

KRACH, SUBPRIMES & CO: LA CRISE ENTRE LES LIGNES

En 2007-2008, la crise économique s'orne d'un nouveau substantif. C'est la crise des *subprimes*, du nom des prêts hypothécaires proposés depuis quelques années aux ménages américains, à l'origine de l'explosion de la bulle immobilière aux États-Unis. Avec cette crise des *subprimes* commence une phase d'instabilité financière internationale majeure dont les enchaînements, loin d'être achevés, donnent lieu à la publication de très nombreuses analyses. Que faut-il retenir de cette bibliographie pléthorique, qui au premier abord peut donner le vertige ?

Depuis le début des années 2000, les ménages américains se voient accorder des prêts immobiliers avec beaucoup de facilité. Les plus modestes accèdent à ces prêts alors qu'ils ne présentent pas de garanties de revenus suffisantes. Les biens immobiliers s'échangent rapidement sur ce marché caractérisé à la fois par sa taille (des milliards de dollars) et par la facilité d'accès du plus grand nombre au crédit: les prix de l'immobilier augmentent très rapidement, dans ce meilleur des mondes où tous les acteurs économiques – du père de famille au trader, en passant par la banque qui l'emploie – semblent être gagnants.



La bulle pourrait simplement exploser et les prix revenir à des niveaux plus réalistes mais, lorsqu'à la fin de l'année 2007, le nombre des ménages américains insolvable apparaît dans toute son ampleur, le monde de la finance réalise que l'ensemble des acteurs financiers de la planète vont être secoués.

En 2007, l'économie financière s'est fortement internationalisée et les prêts immobiliers des banques américaines ont fait l'objet d'une « titrisation »: les banques de réseaux, interlocutrices traditionnelles des ménages n'ont financé les crédits *subprimes* que de manière transitoire. Les prêts ont ensuite été rachetés sur les marchés internationaux sous forme de titres financiers par d'autres opérateurs et collecteurs d'épargne du monde entier: banques, fonds de pensions, assurances-vie, etc. Le risque intrinsèque aux crédits *subprimes* a ainsi été transféré pour des milliards de dollars d'actifs vers des opérateurs financiers de nombreux pays.

Lorsque les ménages américains les plus pauvres, incapables de payer leurs traites, commencent à remettre en vente des biens immobiliers en nombre sur un marché qui va en se dépréciant, un immense jeu de domino international s'enclenche: les banques cherchent à solder leurs actifs à risque, ne pouvant plus masquer leurs pertes. N'y parvenant pas toujours, certaines d'entre elles font faillite. C'est le cas de la banque d'investissement Lehman Brothers aux États-Unis, qui sombre en septembre 2008 et devient un symbole de cette crise.

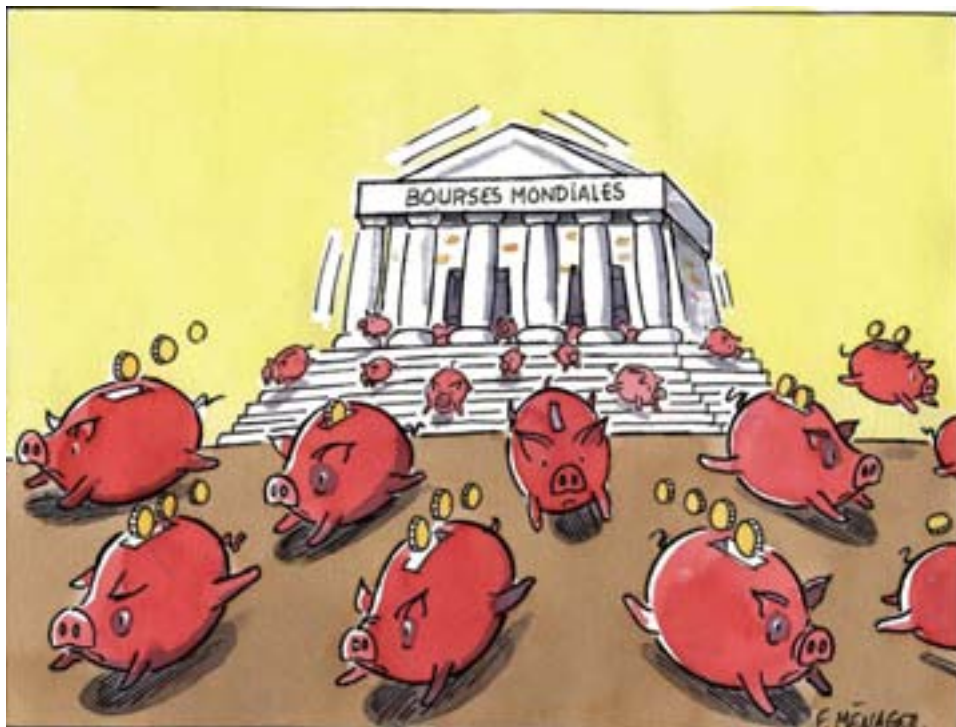
En Europe occidentale on retiendra la quasi-faillite des systèmes bancaires islandais et irlandais. Dans ces deux pays, la croissance économique remarquable des années 2000 masquait un système bancaire très exposé au risque. Les principales banques de ces pays sont alors nationalisées ou sauvées au bénéfice d'une injection massive d'argent public. En France, aucune banque de réseau n'est menacée, mais avec l'affaire Kerviel à la Société Générale et les milliards d'euros volatilisés par les prises de risques d'un seul trader, la France tient à la fois son symbole de la crise et le premier scandale financier du XXI^e siècle.

Dans tous les pays développés, les pouvoirs publics vont être contraints de voler au secours des établissements bancaires pour éviter les faillites en séries. Conséquence immédiate, en 2008, 2009 et 2010, les déficits publics s'envolent. Les pays européens les plus endettés ont des difficultés à financer leur dette sur les marchés financiers, parfois à boucler les budgets publics nationaux (c'est le cas en Grèce). La zone euro entre en 2010 dans une période de doute où les puissances économiques les plus structurées (l'Allemagne, la France...) sont obligées de soutenir les comptes publics les plus fragilisés comme la Grèce et l'Irlande.

La suite de cette histoire économique reste à écrire.

Jérôme Bessière

Bpi, Service des Documents imprimés et électroniques



Numéros spéciaux, dossiers et revues

Les synthèses les plus accessibles sont à la lire dans la presse générale, plus particulièrement sous la forme de dossiers.

On retiendra aussi, pour une première approche, les numéros spéciaux des grandes revues intellectuelles françaises.

• Esprit:

« Dans la tourmente, aux sources de la crise financière » (décembre 2008),

« Les mauvais calculs et les déraisons de l'homme économique » (juin 2009),

« Les contrecoups de la crise » (novembre 2009),

« Les impensés de l'économie » (janvier 2010),

« Les États et le pouvoir des marchés » (décembre 2010).

• Le Débat:

N°155 (mai-août 2009), n°157 (novembre-décembre 2009), n°161 (septembre-octobre 2010).

À propos de la crise financière, Le Débat a notamment largement donné la parole à Paul Jorion, dont le regard combiné d'anthropologue et d'ingénieur financier pour des firmes américaines est l'un des plus acérés sur le sujet.

Rapport officiel

La Crise des subprimes

(La Documentation française, 2008): Rapport présenté au Conseil d'analyse économique par Patrick Artus, Jean-Paul Betbèze, Christian de Boissieu et Gunther Capelle-Blancard. Dès août 2008, les auteurs analysaient en profondeur les dérèglements du système bancaire et financier et présentaient au politique des recommandations sur la transparence de l'information financière (le fonctionnement des agences de notation), la définition de standards internationaux de liquidité des banques et l'instauration de nouvelles règles de gouvernance économique à l'échelle européenne et mondiale.



Universitaires et chercheurs français

- Paul Jorion:

L'Implosion: la finance contre l'économie (Fayard, 2008), *La Crise: des subprimes au séisme financier planétaire* (Fayard, 2008), *La Crise du capitalisme américain* (Éditions du Croquant, 2009).

- Michel Aglietta:

Crise et Rénovation de la finance, écrit avec Sandra Rigot (Odile Jacob, 2009) complète de manière érudite l'analyse financière de la crise et les axes de refondation du système bancaire international.

La Crise: les voies de sortie (Michalon, 2008 et 2010), un texte beaucoup plus accessible, descriptif des mêmes mécanismes. M. Aglietta a reçu en 2009 pour ce petit livre, le Prix de l'excellence économique, couronnement d'un travail de longue date consacré à la mise en lumière des relations entre système financier et croissance économique.

- Henri Bourguinat:

Autre figure de la recherche en économie financière en France, Bourguinat analyse la déconnexion progressive de l'économie financière et de l'économie réelle.

L'Arrogance de la finance: comment la théorie financière a produit le krach, écrit avec Éric Briys (La Découverte, 2009) montre comment une génération d'économistes et d'experts financiers spécialisés dans les modèles mathématiques d'ingénierie financière ont créé un contexte favorable à l'explosion de 2007-2008. Un peu comme si la crise engagée en 2007 constituait l'illustration ultime des mécanismes de virtualisation de l'économie financière décrits par Bourguinat depuis près de deux décennies.

Prix Nobel

La crise de 2007-2010 est caractérisée par un phénomène éditorial singulier: des critiques à l'encontre des dérives de la finance internationale formulées par plusieurs lauréats du Prix Nobel d'économie, pourtant traditionnellement remis à des chercheurs favorables au courant néo-libéral. Au moins deux « Nobels » ont ainsi publié des ouvrages, traduits dans de nombreuses langues, accessibles à un large public et comptant parmi les références incontournables de la science économique sur le sujet.

- Joseph E. Stiglitz:

Le Rapport Stiglitz: pour une vraie réforme du système monétaire et financier international (Éditions LLL, 2010) est le titre qui vient à l'esprit avant tout autre. La commission initiée par l'ONU autour de Stiglitz, lauréat du Nobel en 2001, y analyse les mécanismes de la crise financière, l'échec de l'autorégulation des marchés financiers et incite les États à agir ensemble pour réformer le système monétaire et financier et le rendre plus protecteur du bien public.

Le Triomphe de la cupidité (Éditions LLL, 2010), publié en France quasiment au même moment, est devenu un autre « classique ». Stiglitz y reprend sensiblement les mêmes mises en garde contre le fanatisme du marché et la financiarisation de l'économie.

- Paul Krugman:

Prix Nobel en 2008, professeur au MIT, Krugman a publié en 2009 une édition mise à jour de son ouvrage *Pourquoi les crises reviennent toujours* (Seuil, 2009). Il analyse la crise financière non pas comme le résultat de mauvaises pratiques et d'erreurs de gestion d'un système qui resterait lui-même incontestable, mais comme une crise systémique, où la valorisation à l'excès du capital et de sa libre circulation par les doctrines libérales serait contraire à une prospérité durable. Prospérité durable qui selon lui, suppose plus simplement de donner la priorité à la satisfaction des besoins du plus grand nombre par une distribution équitable du pouvoir d'achat.

venez!

À VOTRE PORTÉE? GEORGES APERGHIS, COMPOSITEUR

Portrait



Georges Aperghis

C'est coiffé d'un bonnet, s'excusant de ne pas être rasé, qu'il nous accueille dans son appartement parisien. Lui, c'est Georges Aperghis le jongleur de sons et de mots, l'homme qui se joue des genres musicaux, passant avec la même aisance de la composition instrumentale à l'opéra, et à la mise en scène de théâtre.

La voix est très douce, presque faible, infléchie d'un accent chantant. Georges Aperghis est grec. Né à Athènes d'une mère peintre et d'un père sculpteur, il a quitté son pays pour la France en 1963, à dix-huit ans. Son enfance, son passé en Grèce forment un bloc d'ombre, compact et coupant, impénétrable. Pourquoi est-il parti? « Pour des raisons obscures, que je n'arrive pas à analyser ». En Grèce, il n'a aujourd'hui plus de famille, plus de proches. Il n'y retourne plus guère. Lorsqu'il lui est arrivé d'y aller pour jouer avec des formations musicales, il séjournait à l'hôtel, « comme dans n'importe quel autre pays », dit-il. Sauf que dans n'importe quel pays, on ne passe pas devant son ancienne école... « Ça me faisait bizarre. » Sauf que de n'importe quel autre pays on ne dit pas: « c'est le pays où je me sens le plus étranger ».

Georges Aperghis a coupé les ponts avec la Grèce... Mais il en a gardé la nationalité « parce qu'en fait, c'est mon pays ». Il a rompu avec le passé, mais confesse: « mon enfance, c'est ça que je raconte tout le temps ».

Il n'était pas de ces élèves-modèles qui accumulent les distinctions et prix de conservatoires dès leur plus jeune âge. En Grèce, il avait pris des cours particuliers de piano et d'écriture musicale. Et ce sujet aussi fait poindre un passé douloureux: « Je n'ai pas étudié au Conservatoire car je n'ai jamais

supporté les institutions. D'ailleurs, j'ai quitté l'école avant d'avoir fini mes études. Les cours, c'était mon cauchemar. »

Paris, dans les années soixante, c'est la grande explosion: les pièces d'Artaud, la Nouvelle Vague, Stockhausen, Boulez, Berio... Georges Aperghis y pose ses bagages, définitivement.

Toujours rétif aux cadres institutionnels, il se forme au contact des compositeurs qu'il rencontre: André Jolivet, Jean Pierre Drouet, Michel Portal, Iannis Xenakis. « C'était plutôt avec des individus que je me sentais bien. Ils étaient très honnêtes: au lieu de me dire complaisamment "c'est bien", ils m'expliquaient pourquoi ce n'était pas bien. Et ça, seul un compositeur peut le faire: avec un professeur, je n'aurais pas eu confiance. »

C'est un homme de contacts, qui crée au gré des rencontres. Poètes, musiciens, vidéastes, acteurs, plasticiens: si le courant passe avec eux, tout est possible, la connivence fait naître des projets communs.

On est frappé par sa profonde humilité, on devine son charisme et son talent contagieux. Mais ce sont les autres qui en parlent: « Georges Aperghis est une personne formidable, et avoir eu la chance de travailler avec lui a bouleversé ma pratique artistique », se souvient le compositeur Sébastien Roux¹. Selon Antoine Gindt, metteur en scène et producteur qui a rencontré Aperghis en 1988 et coordonné un ouvrage autour de son travail², « Georges est un "révélateur" pour ceux qui ont la chance de le côtoyer et d'écouter sa manière de faire, de réfléchir en avançant, de travailler en douceur, toujours. Il y a une alchimie Aperghis, unique et impossible à reproduire. »

Cycle de rencontres
La création à l'œuvre
Georges Aperghis
entretien avec Nicolas Donin
Vendredi 10 juin
19 h - Petite Salle

suivi du spectacle musical
Luna Park,
création de Georges Aperghis
dans le cadre du festival Agora
20h30 - Ircam
Billetterie Ircam: 01 44 78 12 40 ou
www.ircam.fr
Tarifs: 18 € - 14 € - 10 €

Par goût des autres, par générosité,

Georges Aperghis s'est engagé dans l'aventure de la démocratisation culturelle. En 1976, il fonde l'ATEM (Atelier Théâtre et Musique) à Bagnolet, pour réaliser une utopie: supprimer l'intermédiaire entre l'acte artistique et le public, faire contrepoids aux institutions. Il choisit Bagnolet à dessein, pour ses cités dont les habitants ne vont pas au concert, au théâtre, et encore moins à l'opéra. L'ATEM, ce sont des spectacles et des ateliers menés avec les habitants des tours. Les débuts sont difficiles: les enfants viennent jeter des cailloux. Puis ils participent, amènent leurs parents.

Georges Aperghis n'est pas venu pour dispenser d'en haut un savoir figé aux populations défavorisées. À Bagnolet, il se remet en question, renouvelle son art et se tourne vers le théâtre musical: faisant appel à des musiciens aussi bien qu'à des comédiens, ses spectacles sont inspirés du quotidien de la banlieue. Ils s'élaborent hors du carcan d'une écriture prédéfinie, au fur et à mesure des répétitions. Antoine Gindt a rejoint l'ATEM en 1991 pour installer l'association au Théâtre des Amandiers de Nanterre; ses six années de collaboration avec Georges Aperghis ont été, souligne-t-il, «une réflexion permanente, véritablement quotidienne, sur le théâtre musical, la musique, l'opéra, la création et, dois-je le préciser, la vie, son observation généreuse, méticuleuse, drôle et un peu tragique...»

La musique d'Aperghis est écrite pour les autres. Lorsqu'il compose, rien n'est définitivement fixé; le résultat dépend d'un jeu guidé et d'une collaboration étroite avec ses interprètes: c'est pour eux et grâce à eux qu'il envisage le résultat sonore.

Les autres, c'est aussi le public. On est bien dans la « musique contemporaine », mais loin des clichés dont on l'affuble couramment: œuvres inaccessibles, compositeurs élitistes enfermés dans la tour d'ivoire de l'abstraction. Tout au contraire, Georges Aperghis se montre constamment soucieux de ne pas égarer le public, de lui donner des repères. Il dispose dans sa musique des séquences, des petites structures identifiables, des jalons permettant à notre esprit de percevoir les agencements, à notre mémoire de jouer. Certes, il y a de la déconstruction, mais « pour que l'auditeur ou le spectateur puisse en profiter vraiment, il faut l'amener à voir ce qui est déconstruit, et pourquoi. À partir de là, il y a une espèce de plaisir partagé. Sinon, je me sentirais tout seul, à écrire pour moi-même! »



Partitions, CD, textes de et sur Georges Aperghis: plus d'une vingtaine de documents vous attendent à l'Espace Musiques (cote 78 APER). Des films aussi sont consultables sur tous les postes de la bibliothèque.

Travailleur acharné, après une centaine de créations, l'homme a des regrets – la coopération manquée avec Alain Bashung, par exemple – mais il fourmille de projets, comme l'écriture d'un film musical, ou *Luna Park*, le spectacle sur lequel il travaille actuellement...

Georges Aperghis est bien dans son époque. Les nouvelles technologies seront présentes dans ce prochain spectacle, inspiré d'une réalité sociale envahissante: la vidéo-surveillance. Et si composer une œuvre pour iPad n'est pas encore à son ordre du jour, Georges Aperghis utilisera dans *Luna Park* cette tablette informatique, bien pratique pour lire le texte ou la partition.: « c'est mieux que de tourner des pages, et en plus, ça éclaire! »

À soixante-six printemps, il y a toujours tempête sous le bonnet.

Philippe Berger et **Catherine Geoffroy**, entretien réalisé avec la collaboration de **Bertrand Dommergue** et **Francine Lureau**

1 Sébastien Roux a été le réalisateur en informatique musical de Georges Aperghis sur *Avis de tempête*, *The Only Line* et *Dans le mur*.

2 Georges Aperghis, *le corps musical* (Actes Sud, 1990).

Je pense beaucoup à l'autre, au public. Comment le surprendre? Comment le rassurer le moment d'après, puis le surprendre à nouveau? Je joue beaucoup avec l'intelligence de l'auditeur, pour qu'il puisse se perdre, accepter de se perdre, qu'il se retrouve de temps en temps.

venez !

GÉRARD GAROUSTE, « UN FILS, UN PEINTRE, UN FOU »

Mondialement reconnu depuis près de quarante ans, Gérard Garouste n'en reste pas moins à la marge. Sa peinture figurative saturée de références érudites intrigue ou enchante. Brève tentative d'élucidation.

Ce qui rend Gérard Garouste si déroutant, c'est qu'il est toujours resté fidèle à son art. Dès sa sortie de l'École des Beaux-Arts de Paris, en 1972, alors que l'art conceptuel règne sur le paysage artistique occidental, il pratique une peinture apparemment à contre-courant. Pinceaux, palettes, tubes de couleurs, glacis et empâtements ont beau, dit-on, appartenir au passé, il n'en a cure: la peinture à l'huile aura toujours sa préférence. Dans ces années soixante-dix, « je n'ai fait que chercher la peinture », dit-il aujourd'hui. Et il continue.

Retour en grâce de la figuration

Au tournant des années quatre-vingt, le voici promu figure de proue du retour à la figuration. Avec d'autres peintres comme Gerard Richter, Anselm Kiefer ou ceux de la Trans-avant-garde, il redonne une légitimité artistique à la représentation humaine. Il bénéficie alors du soutien de Léo Castelli, le galeriste le plus influent du monde – celui-là même qui vingt ans plus tôt a « fait » Andy Warhol. La reconnaissance internationale est fulgurante. Elle gagne bientôt la France et ses institutions: en 1988, le Centre Pompidou lui consacre une rétrospective, il a quarante-trois ans. Dès lors, les commandes publiques affluent et débordent largement le champ pictural: le rideau du Théâtre du Châtelet (1989), des sculptures pour la cathédrale d'Evry (1995), des vitraux pour une église en Bourgogne (1995), etc.

Cycle de rencontres
La création à l'œuvre

Gérard Garouste
entretien avec Bernard Blistène
Lundi 23 mai
19h - Petite Salle

Huile sur toile - photo Philippe Migaut - Mnam (diffusion RMN) © Adagp



Gérard Garouste: *Balaam* (2005)

Classique et postmoderne

Dans son atelier de Marcilly-sur-Eure, près de Dreux, Garouste puise depuis toujours son inspiration dans la Bible, la mythologie, les contes médiévaux ou la littérature classique. On croise pêle-mêle dans son œuvre des paraboles bibliques comme *Balaam*, le mythe d'Orion, *la Divine Comédie* ou *Don Quichotte*. Et ses emprunts à l'histoire de la peinture sont si nombreux que même les spécialistes peinent à les identifier. Garouste se souvient des tableaux de Tintoret, Gréco, Chagall, De Chirico, etc.: l'histoire de la peinture défile sur ses six cents toiles et, comme pour mieux brouiller les pistes, aucune n'est datée!

Voir en Garouste un peintre passéiste ou réactionnaire serait pourtant une erreur. Ses citations et emprunts énigmatiques l'assimileraient presque au postmodernisme, qui récuse la notion d'avant-garde et l'idée de progrès en art. Sa stratégie formelle n'hésite pas à brouiller les repères spatio-temporels pour parvenir à une synthèse de références hétéroclites. La dissémination des thèmes et des motifs mythologiques ou religieux invite le regard à un jeu de pistes incessant. Le goût

ludique pour l'allégorie maintient constamment un double niveau de lecture possible, érudit et sensible.

Peinture-thérapie

Récemment, Gérard Garouste a souhaité rendre publiques les faces cachées de son univers affectif et psychologique. Dans *L'Intranquille: autoportait d'un fils, d'un peintre, d'un fou* (2010), il évoque ses fréquents séjours en hôpital psychiatrique (« Je suis peintre. Et fou, parfois »), ainsi que la cause profonde de ses accès maniaque-dépressifs: « Pendant la guerre, mon père a fait fortune en récupérant les magasins des Juifs déportés », confie-t-il. Nul doute alors que son apprentissage de l'hébreu et sa lecture assidue de la Torah et du Talmud n'aient partie liée avec cet antisémitisme paternel honni. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui comme hier, son seul vrai projet autobiographique – sa seule émancipation – ne peut être que pictural: « Je veux peindre ce qu'on ne dit pas. »

Bertrand Dommergue

Fin

venez !

MÉMOIRES DE GUERRES

Pour aider des pays ravagés par les guerres civiles et les crimes politiques à se reconstruire, les États instituent des commissions Vérité, des tribunaux internationaux, des lois mémorielles. Mais la vérité judiciaire épuiserait-elle jamais l'infinie complexité de la violence d'une société qui se déchire ?

À l'heure où le très contesté Tribunal spécial pour le Liban va procéder à des inculpations, Pierre Hazan nous montre à quel point les mémoires sont multiples et les vérités plurielles quant aux crimes perpétrés et subis. L'art, plus apte à exprimer l'inconcevable, n'a pas attendu la justice pour lutter contre l'oubli.

Depuis des mois, la classe politique libanaise se déchire. La « vérité » sur l'assassinat d'un ancien Premier Ministre libanais¹ est-elle une arme de paix ou conduit-elle à de nouveaux affrontements ? Mais quelle « vérité » le procureur du Tribunal spécial pour le Liban entend-il dévoiler ? Et derrière cette « vérité » judiciaire qui n'a pas encore été dévoilée au moment où ces lignes sont écrites, combien d'autres « vérités » attendent peut-être d'être encore dites ?

Une chape de plomb n'engendre pas l'oubli

Jusqu'à la création du Tribunal spécial pour le Liban, ce pays s'était toujours reconstruit sur l'amnistie. Les élites politiques avaient la conviction que l'oubli était le meilleur garant de la stabilité et de la paix retrouvées. C'est pour cela que le 26 août 1991, le Parlement libanais adopta la loi d'amnistie générale qui éteignit le risque de poursuites judiciaires après les guerres civiles de 1975-1990, en dépit de 140 000 morts, 17 000 disparus, 180 000 blessés et de centaines

de milliers de déplacés et d'exilés. C'est pour cela encore que, jusqu'à aujourd'hui, les autorités libanaises ne veulent pas procéder aux exhumations des fosses communes, de crainte d'aviver la soif de revanche et de violence, en dépit des pressions insistantes des familles de disparus. C'est pour cette même raison qu'il n'existe aucun manuel unifié d'histoire contemporaine du Liban, manuel pourtant prévu par les accords de Taëf de 1989 qui mirent fin à la guerre civile.

Mais la chape de plomb sur ces quinze ans de conflits n'a pas enfanté l'oubli. Elle a au contraire suscité une profusion de récits et de mémoires, souvent fragmentaires, parcellaires, volontairement subjectifs. Récits autobiographiques, témoignages d'hommes politiques, de chefs de milice, d'hommes de troupe, œuvres de fiction, bandes dessinées, pièces de théâtre, films, documentaires, analyses académiques... Autant de tentatives de « commémorer », de littéralement « faire mémoire avec » ce



Incendies, film de Denis Villeneuve (2010) d'après l'œuvre de Wajdi Mouawad

¹ Rafic Hariri, assassiné à Beyrouth le 14 février 2005.

² Dans : *Le Liban contemporain, histoire et société* (La Découverte, 2005).

Cycle de rencontres
Mémoires contemporaines,
du documentaire à la fiction
Liban, 1982

Avec Ari Folman (sous réserve),
Antoine Garapon, Pierre Hazan,
Sylvie Jezequel, Wajdi Mouawad

Lundi 4 avril - Petite Salle

18 h : *Massaker, Sabra et Chatila*
par ses bourreaux, projection du
documentaire germano-franco-
libano-suisse de Monika Bergmann,
Lokman Slim et Hermann Theissen
20 h : table ronde

Programme complet : www.bpi.fr

Arofish's Beirut Sweeper Graf



Ben Pivencc-Flickr

Guérir du passé

Confrontés à la fois à la nécessité de briser le pacte du silence officiel et à la multiplicité des conflits regroupés sous l'appellation de « guerre civile », beaucoup d'auteurs de fiction racontent la violence débridée des années de guerre, l'innocence à jamais perdue, puis la difficile reconstruction d'êtres à l'âme blessée. Rawi Hage dans *De Niro's Game* brosse le récit haletant d'une odyssée chaotique de deux jeunes hommes plongés au cœur de la guerre civile à Beyrouth dans les années 1980. Wajdi Mouawad, dans sa pièce de théâtre *Incendies*, prévient qu'il n'existe nul abri face à la contamination de la violence: « Le temps est une poule à qui on a tranché la tête, le temps court comme un fou, à droite à gauche, et de son cou décapité, nous inonde et nous noie. »

Presque toutes ces œuvres fonctionnent sur le ressort du secret et de l'ambivalence qui lui est souvent liée. Vouloir savoir: pour se libérer du tabou du silence et pour que les morts puissent reposer en paix. Ne pas vouloir savoir: par peur de ce que l'on pourrait peut-être bien découvrir et que l'on pourra plus jamais ignorer. À en devenir insomniaque. Ou au contraire, à s'abîmer dans la somnolence. Dans les deux cas, rivés au passé. Dans le film *A Perfect Day* (2005) de Joana Hadithomas et de Khalil Joreige, le héros, Malek, vit à Beyrouth avec sa mère Claudia. Il est victime d'apnée du sommeil et de somnolence. Dans la même journée, Malek va convaincre sa mère de déclarer la mort de son père, disparu quinze ans plus

tôt, tenter de reconquérir sa petite amie Zeina, et essayer de comprendre sa maladie. Dans *Valse avec Bachir* (2008), un Israélien, trente ans après, essaie d'exorciser les rêves qui l'empêchent de dormir depuis l'invasion du Liban par Israël jusqu'à l'assassinat de Bachir Gemayel et aux massacres de Sabra et Chatila. L'apnée de sommeil de Malek et les insomnies de l'ex-soldat israélien se rejoignent. Comment vivre après? Comment s'extraire du brouillard de la somnolence et trouver le sommeil apaisé? Wajdi Mouawad fait dire à l'un de ses personnages au bout de sa quête: « À présent, il faut reconstruire l'histoire, l'histoire est en miettes, doucement, consoler chaque morceau, doucement guérir chaque souvenir, doucement, bercer chaque image. »

*Valse avec Bachir* de Ari Folman

© 2008 Bridgit Folman Film Gang, Les Films D'Ici, Razor Film Produktion, Arte France and Noga Communications-Channel8

À lire

- Pierre Hazan:
La Paix contre la justice (André Versaille éd., 2010)
- *Juger la guerre, juger l'Histoire* (PUF, 2007)
- *La Justice face à la guerre: de Nuremberg à La Haye* (Stock, 2000)
Cote: 341.79 HAZ
- La tétralogie de Wajdi Mouawad : *Littoral, Incendies, Forêts et Ciel*
Cote 843 MOUA

Mais l'État ne pourra pas toujours se dissimuler derrière le génie de ses cinéastes, de ses dramaturges, de ses romanciers et d'autres encore, pour se raconter. L'helléniste Pierre Vidal-Naquet faisait remarquer que « les peuples qui n'ont pas de mythe ont froid ». Comment ce pays morcelé, fracturé en plusieurs projets de société, riche de ses dix-huit communautés et d'un passé fait autant de sang versé que de convivialité, se forgera-t-il un mythe? Sa réponse déterminera l'avenir du Liban.

Pierre Hazan

spécialiste des relations internationales, auteur et journaliste

venez !

CORPS TOUJOURS!

Au cœur de la culture de la « performance », le corps sportif est travaillé par les enjeux d'image et de définition du monde contemporain. Dans les disciplines collectives comme individuelles, il est en permanence soumis à des dispositifs de sélection et de contrôle. De l'intersexualité à la question ethnoraciale, des Jeux olympiques à la Coupe du monde de football, le corps sportif sous toutes ses formes investit les représentations et les controverses médiatiques.

© Marion Candy



Yoann Gourcuff vu par Marion Candy

Des sprinters en sueur à l'arrivée d'un 100 mètres sur une piste d'athlétisme aux muscles exposés lors des concours de culturisme, des actions collectives sur un terrain de foot aux enchevêtrements d'une mêlée lors d'un match de rugby, le corps traverse de toutes parts l'imagerie du sport contemporain. Ce corps sportif est disséqué par les caméras, figé par les téléobjectifs. Il devient tantôt le symptôme du « culte de la performance », tantôt l'incarnation du récit des défaillances de l'individu. Le corps à l'épreuve du sport médiatisé raconte à la fois des vies (celles des sportifs et des équipes) et des politiques de gestion, des stratégies et des styles qui produisent les imaginaires et les identités à l'échelle locale, régionale et nationale.

Méfiance et désir

Le corps sportif est alors un révélateur des tensions du monde social. Pour le comprendre, il suffit de rappeler les nombreuses controverses et polémiques dont il est l'objet. Celle, par exemple, déclenchée en 2009 par le soupçon d'intersexualité autour de la coureuse de 800 mètres sud-africaine Caster Semenya, championne du monde à Berlin cette année-là. Cette dernière sera soumise à un test de féminité pour décider de sa légitimité à concourir

chez les femmes. On retiendra que cette affaire touche non seulement l'identité de genre du corps sportif, mais aussi la définition du sexe. La première parce que le motif invoqué pour autoriser un test de féminité relève autant des résultats sportifs que d'une apparence morphologique jugée « douteuse » car trop « masculine » selon les normes de féminité dominantes. La seconde parce que le test situe les « déterminants du sexe » dans les chromosomes X et Y ou les parties génitales... alors même que les scientifiques, eux, les cherchent encore.

Dans ce type d'affaires, le corps de l'athlète est ausculté par les commentateurs, les scientifiques, les responsables de fédérations. Celui qui ne rentre pas dans les cases est un objet de rejet autant que de fascination, renvoyant dans ce cas à l'imaginaire du « surhomme » ou du super-héros. Usain Bolt l'a bien compris : gagner, c'est faire preuve de capacités physiques exceptionnelles, mais c'est aussi adopter une attitude, un style, qui impressionne et écrase l'adversaire, jusqu'à faire oublier l'épreuve et l'effort. On ne s'étonne alors plus de l'exubérance des gestes de victoire, des images lissées des corps en action, ni même de l'« érotisme » des stades... Naturalisée, la performance du corps sportif suscite un mélange de méfiance et de désir.

Rencontre:

De but en blanc: une autre histoire du foot français (1982-2010)

Lundi 9 mai - 19 h
Petite Salle

En collaboration avec la revue *Poli - Politique de l'image*, dont le quatrième numéro propose un dossier: « Le corps à l'épreuve du sport ».



Franck Ribéry vu par Marion Candy

© Marion Candy

Un corps collectif

Pourtant, ces organismes sont soumis à des politiques et à des dispositifs. Les sportifs de haut niveau n'émergent pas de nulle part : ils gravissent progressivement les échelons, débutant leur carrière dans des structures locales pour intégrer les équipes et les fédérations régionales, nationales et, enfin, mondiales. De tels parcours révèlent les logiques de rationalisation, voire de marchandisation, qui régissent la sélection des athlètes et la composition des équipes et des clubs. Le groupe est alors lui aussi un corps collectif que l'on gère pour se distinguer et pour gagner. À chacun son style et sa manière de jouer. En football, on parlera de la technique des Barcelonais et du jeu anglais plus rugueux, inscrivant durablement des repères d'identification pour des spectateurs avertis. Si la stratégie est gagnante, c'est le groupe qui s'enorgueillit. Si la stratégie est perdante, l'image du corps collectif se disloque, et laisse apparaître ses failles et ses individualités en incarnant l'échec d'une entreprise d'engouement partagé.

La déroute de l'équipe de France de football lors de la Coupe du monde 2010 et l'épisode qualifié de « mutinerie de Knysna » illustrent sans conteste les affects entourant le destin des équipes nationales et de leurs joueurs. Élevé au rang d'icône ou de paria, le joueur (et parfois l'entraîneur) est le premier touché par les succès et les défaites de son équipe. Par l'inscription du corps dans le jeu collectif, l'image du joueur est garante de sa cohésion et porteuse de ses contradictions parfois destructrices. Platini incarne dans les années 1980 le petit-fils d'immigré italien, s'extrayant d'un milieu populaire par le biais du football. Zinedine Zidane est le héros « black-blanc-beur » de 1998, discret, surdoué et volcanique tout à la fois. Nicolas Anelka est en revanche classé parmi les rebelles et les « mercenaires ». Ex-jeune prodige qui n'aura jamais écloso en Equipe de France, il cumule aux yeux de beaucoup les tares et les forces du style « caillera » ou « bling bling » des années 2000.

Ces trois figures seront au centre des discussions de la table ronde de la Bpi. Elles raccordent en effet le terrain de foot aux imaginaires nationaux. Entre ces deux échelles, le corps fait lien et sens. Dans ses dimensions relatives au genre, à la classe et aux rapports sociaux de race, il convoque les logiques d'inclusion et d'exclusion, l'idéalisation et l'abjection. À travers l'ensemble du spectre de ses représentations, il devient un mythe que l'on fabrique sur et en dehors des terrains, et que l'on dépèce publiquement lorsqu'un geste ou une parole contredit les attentes. C'est donc bien aussi dans ce que le corps sportif suscite de projections des publics, d'espairs et de déceptions, que l'on apprend comment une société se pense.

**Mathieu Chausseron et
Nelly Quemener**

revue *Poli - Politique de l'image*

votre accueil

MÉTÉO WIFI



Ce midi, navigation aisément praticable en mezzanine. En deuxième coursive, vent nul. À l'étage supérieur, possibilité de faire du cabotage autour de la zone géographique Histoire, en ramant. En Art et en Littérature, aucune inspiration...

Tel pourrait être, certains jours, le bulletin de la météo marine pour les navigateurs des ondes wifi.

Si l'accès est parfois perturbé, c'est généralement en raison du nombre de connexions simultanées et de la saturation du réseau: 80 % des usagers du wifi du Centre Pompidou proviennent en effet de la Bpi. Parfois, le simple fait de changer de place, de passer d'un secteur à l'autre, du niveau 3 au niveau 2 par exemple, suffit à résoudre ce genre de difficultés passagères.

De plus, le changement de fournisseur d'accès, au cours de l'été 2010, a causé une dégradation momentanée du service. Une remise à plat complète du système est envisagée dans le courant de l'année 2011, avec éventuellement un fournisseur d'accès propre à la bibliothèque et une gestion directe.

Des bulletins de la météo wifi devraient bientôt être disponibles en temps réel sur les écrans de la file d'attente, comme ils le sont déjà sur Facebook et Twitter.

À terme, nous espérons régler les problèmes techniques et pouvoir vous annoncer du vent dans les voiles!

Biblio Sésame

SUR FACEBOOK!

BiblioSésame innove: vous pourrez désormais nous retrouver également sur Facebook!

Nous expérimentons en effet une page sur laquelle vous pourrez directement nous poser vos questions et obtenir la réponse d'une de nos bibliothèques.

Le principe ne change pas: les bibliothécaires du réseau BiblioSésame répondent gratuitement en trois jours ouvrables à vos questions et recherches d'informations. Rendez-vous sur la page « BiblioSésame » de Facebook et posez directement vos questions sur le mur. Plus besoin de vous rendre sur l'un de nos sites web, plus besoin de remplir un formulaire.

Transparence et le dialogue sont privilégiés: toutes les questions posées sont visibles, et vous êtes invités à intervenir dans les fils de conversation pour dialoguer avec nos bibliothécaires et enrichir ou affiner avec nous les réponses.

Alors, rendez-vous sur notre page, cliquez sur « j'aime » et interrogez nos bibliothécaires!

**Bibliothèque publique d'information
Centre Pompidou**

TÉLÉPHONE

01 44 78 12 33

HORAIRES

12h-22h tous les jours sauf le mardi

11h-22h les samedis, dimanches et jours fériés

MÉTRO

Châtelet, Les Halles, Hôtel de Ville, Rambuteau

ADRESSE POSTALE

Bpi - 75197 Paris Cedex 04

SITE INTERNET

www.bpi.fr

Directeur de la publication

Patrick Bazin,

Directeur de la Bibliothèque publique d'information

Sous la coordination de

Philippe Charrier

Rédacteur en chef

Catherine Geoffroy

Comité d'orientation, équipe de rédaction

Arlette Alliguié, Patrick Bazin, Emmanuel Aziza, Philippe Berger, Jérôme Bessière, Marc Boilloux, Valérie Bouissou, Catherine Burtin, Philippe Charrier, Emmanuel Cuffini, Cécile Denier, Annie Dourlent, Marie-Hélène Gatto, Françoise Gaudet, Catherine Geoffroy, Danièle Heller, Emmanuèle Payen, Philippe Revol

Ont collaboré à ce numéro

Georges Aperghis, Philippe Biteaud, Cécile Cazenave, Mathieu Chausseron, Nathalie Daigne, Bertrand Dommergue, Sophie Duplaix, Philippe Galanopoulos, Antoine Gindt, Anne Gourhand, Pierre Hazan, Francine Lureau, Silvère Mercier, Annie Montaut, Nathalie Nosny, Nelly Quemener, Marie Roskoz, Sébastien Roux, Indra Sinha, Tendance Floue, Dominique Vitalyos, Lorenzo Weiss, ainsi que Mammy slam, Manon, Frédéric, Elisabeth et Sophie

Conception graphique

Claire Mineur

Impression

Imprimerie Vincent

37 000 Tours

SUR PAPIER ÉCOLOGIQUE ISSU DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT

Photographie de couverture

Mayapuri (détail) © Photo Denis Bourges, Tendance Floue

ISSN

2106-3664



Gratuit